

tuantes du lait, la substance qui forme le-fromage.

Ces organismes ont aussi le pouvoir de coaguler le lait, mais ils le font, non en formant de l'acide lactique avec le sucre du lait, mais par la production d'une substance semblable à la présure. Ils jouent un rôle important dans la maturation du fromage. Ces deux classes de microbes sont toujours en grande quantité dans le lait.

Comme conclusion, on demandera peut-être d'où viennent tous ces microbes ? Se trouvent-ils déjà dans le lait lorsqu'il sort du pis de la vache ou pénètrent-ils dans le lait ultérieurement ?

Il y a peut-être des cas où le lait contient déjà des microbes au moment où il sort du pis. C'est ce qui arrive pour les vaches tuberculeuses. Mais quand les vaches sont bien portantes, on peut affirmer avec certitude que le lait est absolument dénué de tout germe vivant au moment où il sort du pis ; et s'il était possible de le recueillir et de le préserver de toute contamination, nous ne voyons pas pour quelle raison il nous serait impossible de le garder parfaitement frais pendant un temps indéfini. Le lait qui a été rendu stérile artificiellement par la chaleur et conservé ensuite dans des flacons en verre doublé de ouate a pu se conserver pendant des années sans subir aucune altération.

Si nous réfléchissons aux mille manières dont le lait peut se trouver contaminé par ces petits organismes, il ne faut guère s'étonner s'il est difficile de trouver du lait qui en soit dépourvu.

Des recherches modernes ont prouvé que ces petits organismes se trouvent à peu près partout. Ils abondent surtout dans l'air des étables. Par suite, les mains de la personne qui traite les vaches, en deviennent rapidement contaminées.

Tombant dans un milieu aussi nutritif que le lait, il n'y a rien d'étonnant que les microbes se développent rapidement et fourmillent par milliers dans chaque goutte de lait.

## INFLUENCE INDUE

Les employés d'un grand magasin dit le *Texas Siftings*, envoyèrent un jour une délégation à la résidence du patron pendant l'absence de celui-ci, qui était en ville pour ses affaires.

Les délégués furent introduits au salon et demandèrent Madame. Ma-

dame parut et tous se levèrent, timides et mal à l'aise.

Enfin, l'un d'eux se risqua : " Madame, nous sommes employés au magasin de votre mari.

" Messieurs, répondit-elle, je suis heureuse de faire votre connaissance; mais à quoi dois-je l'honneur de votre visite ?

" Madame " dit celui-ci qui s'était constitué le porte-parole, prenant un peu de courage, " le magasin ferme à trois heures, le samedi, pendant l'été; et nous voudrions qu'il fût fermé à une heure ou même à midi, si c'était possible."

" Le terrain de Crosse est à une certaine distance " expliqua un second délégué.

" Et il nous faut partir de bonne heure si nous voulons assister aux parties," continua un troisième.

" Veuillez m'excuser, Messieurs, dit Madame, poliment, mais avec fermeté; je ne me mêle jamais des affaires de mon mari.

" Oh! ce n'est pas ce que nous vous demandons," protestèrent les délégués.

" Voici," dit alors le porte-parole, entrant dans le vif de la question. " Voici ce qui en est. Nous voulons vous demander d'être aimable et attentive pour votre mari pendant quelques jours; ensuite nous irons le trouver et nous lui demanderons .....

" Messieurs! " s'écria Madame avec un commencement d'indignation.

" Nous pourrions lui demander de vous amener voir la partie de crosse," se dépêcha de dire un délégué, craignant une explosion.

" Ou aux courses " ajouta un autre.

" Vous voudriez dire... dit-elle; mais le chef des délégués l'interrompit :

" Oh, je sais ce que c'est. Je suis marié moi-même. Ça ne va pas à la maison, vous êtes fatiguée et de mauvaise humeur au déjeuner et nous en souffrons au magasin. Vous veuillez tard pour mener votre fille à un bal, et c'est encore du mauvais temps pour nous au magasin. Et si vous êtes un peu de mauvaise humeur trois matins de suite, nous avons, là-bas, une véritable tempête.

" J'ai perdu ma place, une fois, dit un autre employé, parce que ma femme avait été de mauvaise humeur le même jour que la femme du patron. Je suppose que, si elles s'étaient rencontrées toutes les deux, elles auraient causé ensemble bien amicalement; mais lorsque le patron et moi nous sommes rencontrés ce jour-là, il y eut une ex-

plosion. Il me fit des reproches pour n'importe quoi; je lui répondis sur un ton qui ne lui plut pas; il s'emporta et moi aussi. C'est ainsi que ça se passe. Et si vous voulez prendre la peine d'être spécialement aimable et agréable pour lui pendant, disons quatre jours....

" Oui, quatre jours suffiront parfaitement, interrompit le chef des délégués: nous irons ensuite le trouver et nous sommes sûrs de notre affaire. Le quatrième jour, si vous voulez lui faire le meilleur déjeuner que vous pourrez—tout ce qu'il aime le mieux—nous obtiendrons notre affaire en trois minutes. Dire qu'une femme n'a pas d'influence dans les affaires! Comment, mais l'humeur où elle se trouve a plus d'effet que la faillite d'une banque ou un boom de premier numéro!"

Madame pensa un moment qu'il était de son devoir de se fâcher; mais, à la réflexion, elle n'en fit rien; au contraire elle prit la chose du bon côté et promit de faire ce qu'on lui demandait.

Le quatrième jour, les délégués obtinrent du patron que le magasin fermât à midi le samedi. Et en leur accordant cette faveur, il déclara que jamais depuis qu'il était dans le commerce, les affaires n'avaient aussi bien marché que depuis quatre jours!

## COMPTES-RENDUS

CHAMBRE DE COMMERCE DE QUÉBEC.

*Un banquet à Sir Charles Tupper — La ligne rapide et la question du pont — Le président Dobell au Cap de Bonne-Espérance.*

Il y a eu vendredi après-midi, assemblée des membres de la Chambre de Commerce.

Étaient présents: MM. R. R. Dobell, président; O. T. Poitras, C. E. Roy, F. X. Berlinguet, Dr E. Morin, C. A. Langlais, J. Mathews, J. A. Amyot, A. Robitaille, W. Brodie, P. J. Bazin, J. B. A. Grenier, R. Audet, James Brodie et le secrétaire M. N. LeVasseur.

M. le président Dobell annonce qu'il a cru devoir convoquer cette assemblée pour étudier l'opportunité de donner un banquet à Sir Charles Tupper, haut commissaire canadien à Londres. Sir Charles, dit-il, est l'ami des Canadiens et a déjà montré, en plusieurs circonstances, son désintéressement et l'intérêt, qu'il porte à notre progrès, surtout lorsqu'il s'est agi des questions de la ligne de steamers rapides et du port.

Ce n'est pas une affaire politique que nous voulons faire, car nos personnages des deux partis seront invités.

M. F. X. Berlinguet approuve l'idée et dit que ce banquet pourrait être donné pour fêter le 54ième anniversaire de l'établissement de la Chambre de Commerce et le 24ième anniversaire de la présidence de M. Dobell à la Chambre